

Villes et environnement : de l'ère industrielle à la tertiarisation

Gabriel Wackermann

I. Les ruptures urbaines de l'ère industrielle

Le « fordisme » (cf. encart 1), caricaturé, à vrai dire à travers une ironie mordante, par Charlie Chaplin dans « Les Temps modernes », a eu de multiples répercussions sur l'environnement urbain. Marqué par la grande industrie, la production standardisée à des fins quantitatives, des unités de production à main-d'œuvre abondante et relativement bon marché, il a attiré en ville d'imposantes masses de travailleurs, ouvriers, artisans, de surcroît souvent prolétarisés, suscitant l'apparition, parfois à perte de vue et de façon monotone, *de nombreuses cités d'habitation qui ont contribué à réduire l'attractivité environnementale jusqu'à dégrader l'environnement même.*

La période industrielle a connu un environnement urbain, qui a marqué l'apogée du capitalisme industriel, nourri de capitalisme bancaire, financier et commercial. Elle s'est traduite par une empreinte architecturale spécifique. Lors de l'apogée de la Belle Époque (*Gründerzeit*), de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle, la capitale autrichienne, qui fut alors aussi une ville mondiale, d'environ deux millions d'habitants, a été marquée fondamentalement par un urbanisme et une architecture de riches, contrastant avec un environnement propre au *Lumpenproletariat*.

« *Construire des villes* » devait être le leitmotiv des transformations urbaines enregistrées lors du passage de l'ère industrielle à l'époque postindustrielle. L'ouvrage *Städte bauen*, d'Angelus Eisinger, portant sur l'exemple suisse (Eisinger, 2004), est expressif à ce sujet. Par son approche critique de la construction des villes depuis 1940, la publication insiste sur la nécessité de remplacer la monotonie et l'ennui suscités par un urbanisme dépassé, en vue de mieux intégrer les impératifs environnementaux et la recherche du bonheur humain aux objectifs fixés à l'aménagement. Il importe désormais de remplacer les conceptions anti-sociétales d'une urbanisation entraînant un malaise humain général par des rapports innovateurs renforcés entre l'urbanisme et la société, avec la participation étroite de l'architecture. Pour Eisinger, il convient *d'avoir recours à l'alternative fondée sur la tradition qui donne du sens à la ville.*

Encart 1. Caractéristiques du fordisme*1) Standardisation*

- production de masse ;
- conventions collectives ;
- formations professionnelles standardisées ;
- formes collectives de logement ;
- prix standardisés.

2) Maximisation économique

- économies d'échelle ;
- croissance quantitative.

3) Concentration

- concentration des centres de commandement ;
- coordinations centrales ;
- concentration de la production ;
- grosses concentrations de main-d'œuvre ;
- grosses concentrations urbaines ;
- concentration des infrastructures et équipements sociaux.

4) Synchronisation économique/sociale

- horaires et périodes de travail uniformes et fixes ;
- revenu lié au travail.

Puisant ses références culturelles et urbanistiques jusque dans l'Antiquité, cet auteur compte démontrer que la ville, en tant qu'expression spatiale publique et sociétale, a été livrée au hasard et au risque d'impondérables liés à l'économie de marché, à la fois dans les pays développés et dans ceux en voie de développement. Il se demande si la normalisation et les expériences nord-américaines peuvent servir d'inspiration, de catalyseur et de modèles au façonnement d'une « ville nouvelle » et d'une société moderne. Il s'appuie sur des exemples suisses réussis (lotissement « Sus Mont Goulin », à Prilly ; le cas « mondes d'aménagement – la nouvelle ville à Otelfingen »...), pour tracer des perspectives à la période de transition et développer des approches originales de théorie urbanistique. Il présente la ville industrialisée comme un phénomène ambivalent. À l'aide de l'exemple du lotissement Sunnebüel, à Volketswil, il fait état des échecs de la politique d'aménagement fondée sur les tours et les grands ensembles. L'étude critique de l'urbanisation de la vallée supérieure Murifeld/Wittighofen, à Berne, se prête à la relativisation de l'efficacité de la notion de réseaux urbains. Eisinger propose d'associer étroitement la théorie et la « praxis » urbanistique au contexte sociétal. Il fait ressortir l'utilité

conjuguée de la conceptualisation des mutations sociétales, de la prise en compte « linéaire et consécutive » du développement de l'architecture et de l'urbanisme au cours du XX^e siècle et de l'observation attentive des confrontations qui se manifestent entre les planifications et les réalités sociétales au cours du déroulement des processus socio-techniques.

Un peu partout, les chercheurs en sciences sociales tracent la voie en vue d'un dépassement des conceptions et des réalités urbanistiques propres à l'ère industrielle, voire postindustrielles, d'une organisation environnementale raisonnée, d'une écologisation de la pensée en sciences humaines, d'une Renaissance de démarches urbanistiques intégrées. Sont mis en avant des concepts paysagers qui facilitent les interactions « société-environnement », la coopération pluridisciplinaire et les démarches transdisciplinaires. Il est question de « l'équité environnementale » (*Umweltgerechtigkeit*), du recours aux résultats de recherche de l'éthologie et des neurosciences, de l'écologie humaine en tant qu'incitation à la pensée et à l'action scientifique (Meusburger *et al.*, 2003). Dans l'ouvrage précité, coordonné par P. Meusburger et T. Schwant, des psychologues demandent que l'on accorde une plus grande attention à la valeur symbolique de l'environnement, des sociologues constatent que des interventions humaines à plus long terme font disparaître les différences entre l'environnement matériel et l'environnement mental.

II. Les mutations tertiaires : passage au postfordisme et à la « ville moderne »

Le passage, y compris architectural, à l'époque postindustrielle et postmoderne, a été analysé avec succès à partir du cas de la ville de Vienne (Sarnitz, 2003). L'exemple viennois montre comment *le postfordisme* (cf. encart 2) a conduit à l'accélération des transformations urbaines. Si la période de l'entre-deux-guerres a connu une réelle stagnation, l'après-Deuxième Guerre mondiale, notamment, à partir du traité de paix avec l'URSS, impliquant la fin de l'occupation soviétique, fut un réel réveil urbanistique et environnemental. En présentant la « nouvelle architecture » de la séquence chronologique allant de 1975 à 2005, Sarnitz parle d'une seconde Belle Époque, quoique la dynamique générale du développement récent ne soit pas comparable avec celle de la Belle Époque historique. Avec une population relativement constante de 1,6 million d'habitants et un parc immobilier d'environ 88 000 logements, le « boom » de la construction actuel permet de finaliser environ 6 000 logements par an, ainsi que 400 000 m² de surfaces de bureaux. Durant les années 1960 et 1970, les besoins quantitatifs en logements ont pu être sensiblement couverts, souvent par l'aménagement de grands ensembles monolithiques à la péri-

phérie urbaine, relayant l'urbanisme bourgeois, fructueux, innovateur et écologique de la Belle Époque.

Encart 2. Caractéristiques du postfordisme

1) *Flexibilisation*

- différenciation des produits ;
- accords de salaires par firmes et individuels ;
- qualifications individualisées ;
- individualisation résidentielle ;
- différenciation des prix.

2) *Optimisation économique*

- flexibilité des approvisionnements ;
- croissance qualitative.

3) *Déconcentration*

- cercles de qualité, groupes de projet, *profit centers* ;
- autocoordinations dispersées ;
- diffusion spatiale de la production ;
- petites et moyennes unités spécialisées ;
- suburbanisation, rurbanisation ;
- diffusion spatiale des infrastructures et équipements sociaux.

4) *Desserrement de l'économie et du social*

- horaires et périodes de travail flexibles ;
- dissociation entre revenu et travail (rentes, aides aux « sans travail »).

Pendant la période allant de l'entre-deux-guerres à l'après-Deuxième Guerre mondiale, d'autres événements marquants ont contribué à insister sur l'importance de l'architecture et de l'urbanisme pour l'image environnementale de la ville, avec leurs permanences et ruptures. À l'actif des permanences et de leur redynamisation, il y a eu une réinterprétation des formes, à la faveur de l'impulsion donnée, à partir des années 1920, par de multiples mouvements, depuis le *Bauhaus* jusqu'aux effets de la mondialisation. Signalons, parmi les ruptures, l'architecture nationale-socialiste à Berlin, dans la perspective du rêve hitlérien de *Germania*, capitale de la planète, dont le projet et la réalisation ont été confiés, dès 1936, à l'architecte Albert Speer, en vue de son inauguration au cours des années 1950. Au centre de cette ambition de métropole berlinoise, organisée autour d'un axe nord-sud, et d'un axe est-ouest, devait être réalisée une halle ronde, susceptible d'accueillir jusqu'à 180 000 personnes, surmontée

d'une gigantesque coupole, d'une hauteur de 320 m, sur le modèle d'un panthéon romain, dédié au culte du Führer. La coupole était annoncée comme devant être dix-sept fois plus grande que celle de Saint-Pierre de Rome. Parmi les édifices construits sur l'ordre de Speer, à partir de 1936, les plus marquants ont été maintenus : tels la gare en métal et en verre du *Zoologischer Garten*, le Stade olympique, la scène de concert en plein air *Waldbühne*. Les matériaux de construction ont été fabriqués en travail forcé, sur des crédits donnés par Speer à Heinrich Himmler, chef des SS, par des détenus des camps de concentration de Buchenwald et Sachsenhausen.

Aussitôt après la Deuxième Guerre mondiale, apparaît un nouveau langage dans l'expression architecturale urbaine contemporaine. C'est le moment où, durant les années 1950, Le Corbusier donne aussi une impulsion nouvelle à l'architecture. En matière d'architecture religieuse, celui-ci crée une « œuvre-manifeste » en la Chapelle Notre-Dame-du-Haut, de Ronchamp (Pauly, 1997), s'inspirant de ce qu'il appelle « sentiment poétique », une réalisation à vocation universelle, intégrant à la fois son expérience émotionnelle, esthétique et spirituelle.

À l'occasion du 50^e anniversaire de cette chapelle, la revue de l'École d'architecture de Strasbourg, *Archi Infos* (133/juin 2005, p. 1), a présenté cet édifice comme une « œuvre de maturité, pour laquelle l'architecte a bénéficié d'une totale liberté d'expression [qui] résulte des recherches, entreprises dès les années 1920 et 1930, sur la composition de l'espace, dynamisé par la lumière, sur les techniques "assiette du lyrisme", sur l'expérimentation du matériau – le béton armé – autorisant toutes les audaces formelles, sur la recherche plastique, enfin, initiée dans son travail de peintre et de sculpteur ».

La focalisation sur la basilique de Saint-Pierre de Rome ne s'est pas estompée dans l'esprit de dirigeants mégalomanes. Devenu président de la République de Côte-d'Ivoire, Houphouët-Boigny n'hésitera pas à faire construire, dans le dernier quart du XX^e siècle, la réplique du même dôme de Saint-Pierre, dans son bourg natal, Yamoussoukro, pour faire de cette commune, devenue ville, la capitale politique de l'État ivoirien !

La « ville moderne », par contre, se façonne peu à peu (cf. encart 3).

C'est l'époque de la diffusion des aires métropolitaines. Celles-ci cumulent généralement, dès lors qu'elles ne sont pas issues de grandes villes historiques, les diverses strates de la morphologie urbaine, soit de manière juxtaposée, soit de façon enchevêtrée (photos 1a-d et 2a-e).

Les « villes nouvelles » (*new towns*) viennent donner certaines réponses à la métropolisation (cf. encart 4).

Parallèlement, l'ère postcoloniale, contemporaine des débuts de l'ère postindustrielle, a donné lieu à l'émergence d'un urbanisme postcolonial, introduisant un changement important de l'environnement urbain, allant progressivement jusqu'à l'emprise des divers processus de mondialisation.

Prenons le cas des agglomérations urbaines du Sud-Est asiatique, situées à un carrefour de civilisations, passées et présentes. Sont constamment en ligne de mire les cultures et sociétés, de même que les politiques de la ville postcoloniale et leurs implications avec l'urbanisation dans le monde (Ryan *et al.*, 2003).

Encart 3. Caractéristiques de la ville moderne

1) Bases économiques

- économies d'échelle ;
- base de production industrielle nationale ;
- biens et consommation de masse.

2) Structures sociétales

- une certaine homogénéité des classes et couches sociales ;
- importance déterminante de la famille ;
- tourisme de masse.

3) Structures urbaines

- problématique centre/périphérie ;
- zonage socio-fonctionnel ;
- ségrégation spatiale à grande échelle.

4) Rôle des pouvoirs publics

- prise en charge de multiples fonctions sociétales, économiques et sociales ;
- prise en charge de l'aménagement-planification ;
- pouvoir politique assumé par une petite poignée d'institutions (« gouvernement »).

Au fil des pages de la publication de Ryan *et al.*, nous observons d'abord un déploiement commun, ici comme ailleurs, à partir de l'homogénéité des villes dans le monde, inhérente aux modèles euro-américains. Toutefois, les villes du monde postcolonial ont donné naissance à de nouvelles formes d'urbanisme fondées sur des circonstances historiques, géopolitiques, technologiques et économiques, qui ne sont pas réductibles à des modèles occidentaux. De plus, la grande diversité urbaine de cette région internationale est de nature à nourrir abondamment une réflexion mondiale, souvent trop unilatérale et réductrice à la « ville globale » (*global city*).

Photos 1a-d. La croissance métropolitaine différenciée (© G. Wackermann)

a. Washington



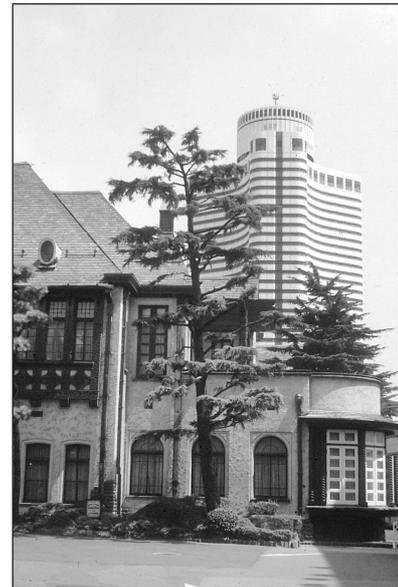
b. Vancouver



c. Vancouver



d.
Tokyo



Photos 2a-e.
Paysages urbains
différenciés
et enchevêtrés
à Montréal :
a1-5. Histoire
et présent
(© G. Wackermann)



a1

a2



a3





a4



a5

b1

b1-2. La transformation

b2



c. Le présent



d. Logements sociaux



e1-2. Aménagement de l'ancienne aire de l'Exposition universelle

e1

e2

